

www.e-rara.ch

Voyage en Sibérie fait par ordre du roy en 1761

Chappe d'Auteroche, Jean

A Paris, M. DCC. LXVIII

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 9313

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-15633>

Préface.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

P R É F A C E

L'INSTANT où les hommes ont formé des sociétés, fixe l'époque de la naissance des loix & des différents gouvernements. Ces loix, déterminées par la nature des besoins, étoient simples dans leur origine, & dirigées vers le bonheur des peuples. Les connoissances acquises, l'inégalité des conditions, les émigrations, & une multitude d'autres causes morales & physiques, ont été la cause de nouveaux systêmes politiques, aussi différents entre eux, que les causes qui ont concouru à leur établissement. Heureux ceux qui ont conservé, au milieu de ces révolutions, les premiers principes des gouvernements, établis relativement à la nature des climats, à l'esprit & au caractère des peuples : principes si essentiels dans toute législation, par l'influence du gouvernement sur les mœurs!

L'humanité, considérée dans les voyages sous différents points de vue, offre le tableau le plus intéressant, & le plus propre à former l'homme & à le diriger vers le bonheur. Le philosophe y trouve l'histoire de l'homme & de la nature; l'homme d'état, le systême politique des nations, les intérêts & la connoissance des peuples.

Les Russes, renfermés dans leurs contrées au commencement de ce siècle, n'avoient aucune liaison avec l'Europe civilisée. On savoit à peine qu'il existoit dans

ces climats glacés un peuple ignorant & grossier. L'influence actuelle de la Russie dans le système politique de l'Europe montre assez les avantages qu'on peut tirer de la connoissance de ce peuple & du pays qu'il habite. Je n'entreprends point d'en donner l'histoire ; je me borne à ajouter de nouvelles connoissances à celles que nous avons ; je rapporte des faits propres à répandre du jour sur son histoire civile, morale & politique. C'est l'objet de la premiere partie de mon Ouvrage. Les dessins nécessaires à la description des mœurs sont de M. le Prince, de l'Académie de Peinture : on reconnoît dans la beauté de ses compositions, la fécondité de son génie & son rare talent pour rendre le costume & la nature, qu'il a étudiés en Russie.

La seconde partie a pour objet la Géographie. Quand on cherche une exactitude sévère dans cette branche des connoissances humaines, on voit avec étonnement combien elles sont bornées à cet égard. On connoissoit à peine en 1761, quelques positions déterminées astronomiquement depuis Strasbourg jusqu'à Tobolsk en Sibérie : cette distance est cependant de douze cents lieues environ. M. Cassini de Thuri a rectifié, dans son voyage à Vienne, cette ancienne Géographie, par des observations géométriques, depuis nos frontieres jusqu'à cette capitale de l'Autriche.

Aidé de quelques observations de M. Del'Isle, faites en Russie, & de celles que je fis en Sibérie en revenant de Tobolsk, j'ai établi la partie géographique

de cette contrée d'après un canevas fondé sur des observations astronomiques : j'ai borné cependant mon travail à la seule route que j'ai parcourue. Il n'est pas possible de construire une Carte d'après les seuls éclaircissements qu'on peut tirer de ces peuples, sur-tout pour les endroits dont ils sont éloignés. J'apportai d'autant plus de soin au détail de ma route, que les Cartes Russes qui forment l'Atlas terminé en 1745, ne présentent qu'un canevas très imparfait de la géographie de ce pays. On y voyage quelquefois sans trouver sur ces Cartes une seule position dans des espaces de près de cent lieues. La route de Cazan à Ossa est dans ce cas, quoiqu'on traverse la partie du pays la plus peuplée, & qu'on rencontre à chaque quart de lieue des poteaux où les distances sont marquées. Je donne dans cette partie tout le détail des matériaux que j'ai employés, afin qu'on puisse juger du degré de précision de mes résultats, & les rectifier par les nouvelles connoissances qu'on peut avoir avec le temps.

Il seroit bien à désirer que les Géographes accompagnassent leurs Cartes de mémoires instructifs, où l'on pût s'assurer des fondements de leur travail. Quelques-uns l'ont fait dans certaines parties de leurs ouvrages, & en particulier M^{rs}. Delisle, Buache, Danville & Belin. C'est la seule route qu'on puisse suivre pour faire des progrès dans la Géographie : on ignore, sans ces mémoires, quelles sont les parties perfectionnées d'une Carte, celles qui demandent à l'être : souvent, dans le

but de les rectifier, on dénature les contrées connues; on substitue des erreurs à des vérités, par l'ignorance des travaux, peut-être immenses, des Géographes qui ont discuté les relations des Voyageurs.

C'est ce qui est arrivé à l'égard de la communication de l'Orinoque avec la riviere des Amazones, établie par les anciens Géographes, supprimée par les suivants, & rétablie par des témoignages authentiques. C'est ainsi que la Californie est redevenue de nos jours une péninsule, comme on l'avoit reconnue au temps de sa découverte, quoique depuis long-temps elle fût regardée comme une isle sur les Cartes.

La troisieme partie traite de l'Histoire naturelle. La théorie physique du globe terrestre a été de tous les temps l'objet des recherches des Philosophes, & la source d'une multitude de systêmes: enfants de l'imagination & de l'erreur; ils conduisent rarement à la vérité: la vraie route est dans la science des faits.

Les révolutions étonnantes & successives arrivées à notre globe, sont empreintes dans les masses énormes qui en forment la charpente; leurs figures irrégulieres font voir aux Naturalistes la plus grande harmonie: l'examen des différentes matieres qui en composent l'intérieur, en a développé l'organisation, l'économie: l'ordre a succédé à la confusion apparente qui s'annonçoit de toutes parts. Ces matieres transportées dans le laboratoire du Chymiste, ont été analysées, reproduites; & la Nature, surprise dans ses mysteres, a vu

élever le monument où la postérité lira l'histoire du globe & de ses révolutions.

L'étude de la nature, autrefois le partage de quelques Philosophes, est devenue dans ce siècle éclairé le goût de la nation : on doit à l'esprit de recherche qui l'anime, ces collections immenses, rassemblées de toutes les parties du globe : elles offrent, dans la seule Capitale, les dépôts les plus féconds & les plus lumineux. Il seroit peut-être avantageux qu'on s'attachât moins à tout ce qui tient au merveilleux, & qu'on portât plus d'attention aux productions plus communes ; qu'on les distribuât par ordre des pays & des lieux où elles se trouvent, & qu'on en formât des catalogues raisonnés. Ils seroient les archives de la nature, & les moyens les plus propres à former la géographie physique du globe, science qui constitue le fondement de l'édifice.

M. Guettard est le premier, ce me semble, qui nous ait donné des Cartes minéralogiques : elles ont pour objet une partie de l'histoire de la surface du globe. Je suivis, en 1753, ce projet dans la description des Vôges. La Sibérie m'a fourni une nouvelle occasion de concourir à son exécution : les résultats en sont d'autant plus intéressants, que cette partie du globe nous est absolument inconnue. Les Russes nous la présentent comme un nouveau Pérou, où abondent les mines d'or, d'argent, & les pierres précieuses. Il est constant qu'on trouve des mines d'or & d'argent dans les terrains glacés de la Sibérie, ainsi que dans les ter-

reins brûlants de la Zone torride. Si l'on jugeoit même de la formation des mines de Sibérie par la situation de celles qu'on y exploite, on feroit tenté de croire que la nature y a suivi une marche différente de celle des autres pays. On ne les trouve pas en Sibérie, comme par-tout ailleurs, dans le sein de ces blocs immenses de rochers, dont la solidité & la continuité forment des chaînes de montagnes qui traversent le globe. Les mines sont le plus souvent, en Sibérie, dans des endroits peu élevés, & à un ou deux pieds de la surface de la terre. La profondeur & les dispositions intérieures de ces mines y présentent un spectacle nouveau.

Je ne me suis pas borné à déterminer leurs positions géographiques, je suis entré dans des détails particuliers par rapport à celles que j'ai examinées. J'en donne les plans & les profils : on y voit la direction des filons ; j'en ai déterminé, quand je l'ai pu, les formes, les profondeurs, les épaisseurs, ainsi que les dimensions des couches des matieres qui les séparent, & tout ce qui doit concourir à donner l'idée la plus exacte de l'organisation intérieure de ces parties du globe.

J'ai rapporté une collection nombreuse de tous ces fossiles, comme des mémoires pour servir à leur histoire. J'ai profité à ce sujet des lumieres de M. le Sage, connu par ses talents dans la Chymie. Cette partie offre des objets d'autant plus intéressants, qu'on pourra avoir recours aux matériaux que j'ai rapportés, pour leur comparer les faits dont je donne le détail,

Quoique toutes ces connoissances soient des plus propres à nous conduire à la découverte du mécanisme de la nature & des agents qu'elle emploie dans ses productions, il étoit nécessaire, pour en faire une juste application au systême général, de considérer l'organisation du globe sous de nouveaux rapports absolument inconnus. L'épaisseur de la Terre soumise à nos connoissances, est composée de différentes couches de terre, de sable, de marne, d'argille, de pierres vitrifiables & calcaires. On trouve dans toutes ces couches, des coquilles marines; elles forment souvent des bancs qui traversent des provinces entières. Toutes ces couches, produits des sédiments que les eaux ont déposés dans les révolutions que le globe a éprouvées, offrent dans les montagnes, les plaines & les vallées, des phénomènes analogues à ces événements: ils en fixent l'ordre & les époques relatives. Mais la solution de ces différents problèmes suppose que l'on connoisse la hauteur de ces différentes couches par rapport à un niveau commun, l'inclinaison qu'elles observent dans la plupart des montagnes, la direction de leur pente, la position des métaux, des minéraux, & de toutes les matières qui sont les produits de la destruction des substances animales & végétales.

Les connoissances neuves & lumineuses que nous présente le nivellement du globe, m'avoient occupé de tous les temps; & malgré les difficultés qu'il a fallu vaincre, le barometre m'a fourni le moyen d'en constater la

possibilité par le fait; ce qui forme la quatrième partie de mon Ouvrage.

Avant la détermination de la figure de la terre, une courbe dont tous les points étoient placés à égale distance du centre de la terre, déterminoit le niveau auquel on rapportoit toutes les opérations du nivellement.

L'aplatissement de la terre vers ses poles a fait connoître que le niveau de la mer décrit, dans la direction des méridiens, une courbette que les lignes droites, tirées de sa surface dans la direction de la pesanteur, forment par leur intersection une autre courbe que M. Bouguer appelle *gravicentrique*. Toutes ces lignes déterminent dans cette courbe le lieu géométrique des centres des différentes courbures du méridien: elles sont les tangentes de la courbe gravicentrique; & par conséquent toutes ces hauteurs déterminées par rapport au niveau de la mer, font partie de cette tangente.

Il suit de cette théorie, que les matieres de niveau ne seront plus à égale distance du centre de la terre: des couches de même pesanteur spécifique, déposées en même temps vers l'équateur & vers les poles, seront plus éloignées du centre du globe sous l'équateur que sous le pole; elles ne seront de niveau qu'en suivant la courbure des méridiens, que je suppose uniforme.

La théorie du barometre étant fondée sur la pesanteur, les hauteurs qu'on en déduit font partie de la tangente de la courbe gravicentrique; & par conséquent elles

elles sont immédiates, & n'ont besoin d'aucune correction. Cet instrument & sa théorie offrent, sous ce point de vue, les moyens les plus commodes, & les seuls praticables pour le genre d'observations nécessaires au nivellement du globe; mais il faut convenir que dans la pratique, les causes physiques opposent les plus grands obstacles à ce qu'on obtienne des résultats exacts.

Dans l'usage qu'on a fait jusqu'ici du barometre pour niveler, on s'est presque borné à déterminer les différentes hauteurs des montagnes, sans doute par les difficultés qu'opposent les variations de l'atmosphère: & en effet quelques heures suffisent pour observer la hauteur d'une montagne; & il est aussi facile de s'assurer si l'atmosphère a eu des variations dans cet intervalle, que d'y avoir égard. Mais dans l'application de cet instrument pour niveler le terrain, tous les inconvénients semblent se réunir pour s'opposer à son usage. Les moyens dont je me suis servi pour m'assurer de l'exactitude de mes observations, seroient ici trop longs à détailler. J'en fis l'application pour la première fois dans les Vôges en 1754, & ce fut avec le plus grand succès. Je me trouvois dans les circonstances les plus favorables: l'étendue du pays que j'observois, n'occupoit qu'une vingtaine de lieues; j'avois des Cartes très exactes, & un barometre de comparaison au centre de mes opérations. Dans mon voyage de Sibérie, j'étois dépourvu de toutes ces ressources: je n'ai pu que très rarement faire usage avec exactitude d'observations correspondantes: j'ai été

obligé en conséquence de multiplier mes observations, de déterminer les pentes des rivières, & de lever le plan des terrains que je parcourois. Sans ces différentes opérations, je ne pouvois m'assurer de l'exactitude de mes résultats : elles demandoient un travail continuel & des plus pénibles ; mais j'étois animé par l'espérance du succès.

Quand je fus de retour en France, la combinaison de cette multitude d'observations m'offrit de nouveaux obstacles. J'étois dans le préjugé, avec plusieurs Physiciens, que le terrain de la Sibérie étoit prodigieusement élevé : ce préjugé, établi par les Voyageurs, passoit pour un fait décidé, d'où l'on partoît pour donner des raisons plausibles du grand froid qu'on éprouve en Sibérie.

Perfuadé que tous mes résultats devoient s'accorder avec cette hypothèse erronée, je me faisois illusion sur tout ce qui y étoit contraire : l'erreur étoit pour moi une source de plaisir : la vérité parloit envain, j'étois sourd à sa voix ; mais elle conserva l'avantage de jeter tant d'amertume & de dégoût sur un travail de plus de deux mois, que j'avois renoncé à publier cette partie de mon ouvrage, & au barometre pour toujours.

Je repris cependant ce travail après plusieurs mois, & je me livrai enfin aux seules observations. Un premier calcul, fait grossièrement, me fit connoître, par l'accord de mes résultats, que j'étois sur la bonne voie : j'abjurai un préjugé qui étoit démenti par toutes mes observations ; je ne consultai plus que les faits. Je résolus de faire

un semblable usage du barometre dans tous mes voyages. L'occasion s'en presenta de nouveau dans l'examen de la pendule de longitude de M. Berthou : elle m'obligea de me rendre à Brest en 1765, où je me réunis à M. Duhamel qui y fut pour le même sujet.

Ces dernières observations, combinées avec celles de mon voyage en Sibérie, & avec celles que j'avois faites en 1754 dans les Vôges, m'ont procuré le moyen de donner le profil de la partie du globe comprise entre Brest & Tobolsk, sur une distance de 1600 lieues environ, à quelques lacunes près, dans les endroits où des accidents m'ont privé de mes barometres.

On trouvera sur les Cartes géographiques de la route, toutes les positions des fossiles. J'ai profité, pour la partie située en Europe, des Cartes minéralogiques de M. Guettard. Les hauteurs de ces positions sont déterminées dans le profil, ainsi que celles des rivieres, des montagnes, & principalement celles des différents fossiles que j'ai vus. Ce nivellement m'a procuré l'avantage particulier de pouvoir exprimer les montagnes sur les Cartes par des teintes analogues à leurs différentes hauteurs, & par-là de rendre la nature, objet trop négligé dans la Géographie.

J'ai exposé dans des Tables toutes les observations telles qu'elles ont été faites, & les résultats corrigés : il sera facile par ce moyen de s'assurer de leur exactitude, ou de les rectifier. Cette méthode m'a paru la plus avantageuse. Quelques découvertes qu'on fasse par la suite,

on fera à même de tirer parti des observations originales ; ce qu'on n'est pas toujours à portée de faire , lorsqu'elles sont déguisées par des corrections particulieres.

La cinquieme partie a pour objet l'Astronomie, & principalement l'observation du passage de Vénus. Les événements de la guerre ont privé l'Astronomie d'une partie des observations qui devoient être faites vers le Midi. Cependant l'incertitude de la parallaxe du Soleil ne roule plus que sur deux ou trois secondes, tandis qu'elle étoit de huit ; & les Astronomes voient enfin approcher le terme désiré qui décidera cet élément, l'un des plus importants de l'Astronomie.

La sixieme partie contient une suite d'expériences sur l'électricité naturelle, faites à Tobolsk, & comparées à celles que j'avois faites à Bitche en Lorraine, en 1757. Le tonnerre est rangé maintenant dans la classe des phénomènes électriques ; c'est une vérité constante, d'après laquelle il faut partir dans la recherche des effets de ce météore.

J'étois persuadé, en 1757, que les nuages orageux étoient toujours enveloppés d'une atmosphere de matiere électrique, & qu'ils étoient les seuls conducteurs d'où partoient ces éclats de foudre, qui, après avoir traversé les airs, portent l'effroi & le désordre sur la surface du globe. J'élevai, d'après ces idées, en plein air une barre de fer, suivant la méthode ordinaire, dans le dessein de déterminer l'étendue de l'atmosphere électrique des nuages, & le rapport des degrés d'électricité analogues aux circonstances, & aux différentes distances

de la barre aux nuages où je supposois que se faisoit l'inflammation. La Physique détermine cette distance par l'intervalle du temps compris entre l'éclair & le bruit, en supposant qu'une seconde de temps répond à 173 toises. Pour mesurer les différents degrés d'électricité, je me servis de la méthode de M. l'Abbé Nollet, rapportée dans ses Lettres sur l'Electricité. Je ne connoissois pas alors l'ingénieux instrument inventé par M. le Chevalier d'Arcy & M. le Roi, connu sous le nom d'*Electrometre*.

Je reconnus & m'assurai bientôt que dans presque toutes mes observations, l'inflammation s'étoit faite à la surface du globe, qui représentoit alors le conducteur, & que la foudre s'élevoit, au-lieu de se précipiter des nuages. Les circonstances d'un homme qui en fut frappé, & dont je dressai un procès-verbal, m'en fournirent une nouvelle preuve. Il se trouvoit cependant des cas où l'inflammation se faisoit à près de 1000 & 1500 toises de l'endroit où j'observois; mais ces distances étant dans la direction oblique du rayon visuel, elles pouvoient être des plus considérables, quoique l'endroit de l'inflammation fût peu élevé au-dessus de l'horison.

La position où j'étois ne me permit pas de me servir des moyens propres à m'éclairer sur cette matiere. J'eus cet avantage à Tobolsk; je saisis avec empressement cette occasion: je me trouvois d'ailleurs à portée d'examiner plusieurs questions intéressantes sur l'électricité. On fait, du-moins c'est une opinion reçue, que l'électricité est très foible dans les pays méridionaux; & il est

d'autant plus important de s'affurer de son degré de force dans les pays du Nord, qu'on a soupçonné bien des rapports entre les aurores boréales & la matiere électrique.

La tradition des habitants décida d'avance ce que je devois espérer de mes expériences. Le tonnerre est si fréquent à Tobolsk, & il y produit de si grands ravages, qu'on y redoute ce météore plus que par-tout ailleurs; l'été, la seule saison où ces habitants puissent jouir de quelques agréments dans ce climat glacé, est pour eux une saison de crainte & de désolation.

J'élevai promptement une barre de fer : le respect qu'elle imprima à ce peuple timide, mit mon observatoire à l'abri des insultes dont il étoit menacé chaque jour; les premières expériences ayant répandu la terreur parmi ce peuple superstitieux. La disposition de mon observatoire, & sa situation d'où je découvrais l'horison, me procurerent les moyens de faire mes observations avec la plus grande facilité, & en particulier celles que je n'avois pu faire à Bitche: elles consistoient à déterminer, dans toutes les circonstances, la hauteur au-dessus de l'horison de l'endroit où paroissoit l'inflammation dans les orages.

Par l'intervalle de l'éclair & du bruit, je connoissois exactement l'hypothénuse d'un triangle sensiblement rectangle, dont la perpendiculaire abaissée de l'endroit de l'éclair sur l'horison, déterminoit la hauteur. Or, en observant l'angle formé à mon œuil, il m'étoit aisé de déterminer tous les éléments de ce triangle.

J'avois remarqué que les grands éclats de foudre surtout déterminent dans le ciel des points fixes & décidés, que nous rapportons dans les nuées, qui offrent elles-mêmes, dans leurs couleurs & leurs figures, des objets également terminés. Partant de ces faits, dont on peut s'affurer dans tous les temps, j'avois disposé un quart-de-cercle de trois pieds de rayon, divisé par transversales : il étoit mobile sur son genou, & parfaitement calé dans tous les sens. L'œil fixe sur un nuage, un éclair ne paroïssoit point, que je ne dirigeasse à l'instant la lunette du quart-de-cercle sur le point du ciel où il paroïssoit. La seule erreur que je pouvois craindre, étoit fondée sur le mouvement du nuage ; mais en lui supposant une vitesse des plus rapides, estimée de douze lieues par heure, on auroit huit toises par seconde, & dans la vitesse moyenne, deux toises environ : or, dans les circonstances les plus défavorables, la promptitude avec laquelle on peut faire cette opération, met à l'abri de toute erreur considérable, & l'on est sûr d'avoir la hauteur de l'éclair avec une exactitude plus que suffisante pour l'objet qu'on se propose.

Les orages sont si fréquents à Tobolsk, que j'ai été à même de multiplier mes opérations de ce genre. Je n'ai jamais observé en Europe une électricité si forte que dans cette partie du Nord ; & j'ai reconnu constamment dans mes observations de Sibérie, que la foudre s'étoit portée de bas en haut. Si l'on examinoit les orages avec attention, & avec des yeux dégagés de préjugés, on la verroit souvent s'élaner de la terre, ainsi que je l'ai

observé plusieurs fois à Tobolsk. Il est vraisemblable qu'elle s'éleve souvent en silence par des conducteurs qui nous sont invisibles, & qu'elle n'éclate qu'après être parvenue à une certaine hauteur.

Plusieurs Physiciens, & en particulier M. le Marquis de Maffei & M. Beccari, sont parvenus aux mêmes résultats par des routes différentes; mais il faut convenir que, malgré ces découvertes, ce météore est un champ presque en friche, qui promet une récolte abondante à ceux qui voudront le cultiver.

Il seroit bien avantageux qu'on vît renaître le zele qui animoit l'Europe savante en 1753, lors des premières découvertes. On manque de faits pour marcher sûrement dans la recherche des nouvelles vérités que nous offre ce météore: ils peuvent seuls nous y conduire.

Destiné à concourir en 1769 à la découverte de la parallaxe du Soleil, je me propose de faire dans la Zone torride, des observations semblables à celles que j'ai faites dans les pays glacés. Que je me croirai heureux, si l'on trouve dans mes travaux le fruit des espérances de l'Académie! On reconnoitra du-moins le zele de ses Membres à remplir ses vues, & celles des Ministres éclairés qui ont concouru au succès de ces voyages. A portée de connoître les intentions du Souverain, ils savent qu'on ne peut mieux lui plaire qu'en lui faisant part de tout ce qui a rapport au bonheur de ses Peuples; qu'augmenter nos connoissances, c'est être le bienfaiteur de l'humanité, étendre la gloire de LOUIS & celle de la Nation.

TABLE